

Figures spatiales émergentes : la ville aux frontières de l'impensé

Steven Melemis, Damien Masson, Naïm Aït-Sidhoum

▶ **To cite this version:**

Steven Melemis, Damien Masson, Naïm Aït-Sidhoum. Figures spatiales émergentes : la ville aux frontières de l'impensé. Lieux Communs - Les Cahiers du LAUA, 2008, 11, pp.59-75. halshs-00605292

HAL Id: halshs-00605292
https://shs.hal.science/halshs-00605292

Submitted on 18 Dec 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Figures spatiales émergentes : la ville aux frontières de l'impensé.

Manuscrit auteur ; pour la citation, le texte et la pagination exactes, se référer à : Melemis Steven, Masson Damien et Aït-Sidhoum Naïm, 2008, « Figures spatiales émergentes : la ville aux frontières de l'impensé »,. *Lieux Communs*, n° 11, « Cultures Visuelles de l' « urbain contemporain » », p. 59-76.

Steven Melemis – ssmelemis@gmail.com
Architecte, Maître-assistant à l'ENSA de Grenoble
Chercheur associé au Laboratoire Cresson (UMR CNRS-MCC 1563)

Damien Masson – damien.masson@grenoble.archi.fr
Doctorant en Urbanisme au Laboratoire Cresson (UMR CNRS-MCC 1563), ENSA de Grenoble

Naïm Aït-Sidhoum – naim@zoomarchitecture.fr
Architecte, Vacataire à l'ENSA de Grenoble

Résumé

Il s'agit d'interroger la prolifération de nouveaux composants formels dans le territoire périurbain contemporain. Nous appelons ces derniers « figures », reprenant par là un terme emprunté à la psychologie gestaltiste de la perception, dans le champ de la pensée architecturale et urbaine. Par « figure », nous entendons une entité désignée par un observateur à partir des données de son expérience sensible. Notre interrogation tient à la tendance qu'a ce territoire d'échapper à des tentatives de classement selon des catégories habituelles par lesquelles on dénomme historiquement les composantes de la ville. Elle porte sur des contextes face auxquels – individuellement ou collectivement – nous désignons des entités comme étant là sans qu'on puisse les définir ou les nommer précisément. Face à ces phénomènes, il s'agit de chercher des modalités de désignation communes, ce qui nous conduit à la proposition d'un dispositif : la « monographie polyvoque ».

Abstract

The article explores new formal components in the contemporary territory which we call "figures", resurrecting a term once borrowed by architectural and urban theorists from

gestaltist psychology. By "figure" we wish to signify an entity designated by an observer based on his/her sensory experience. Our objective is to examine the tendancy of the territory to produce forms which bear little or no correspondance to those that have historically characterized the city. We analyse the way in which – individually or collectively – we "point to" or designate new formal entities as *being there* while being unable to describe them clearly or to name them precisely. We propose ways of developing an interdisciplinary reflexivity with respect to these entities which is intended to facilitate our collective understanding and elaboration of them, based on a form of collective writing that we have named the "polyvocal monograph".

Restituons ici une expérience qui inaugure un programme de travail. À l'origine, il y avait le souci de reformuler d'une manière particulière une façon d'interroger la prolifération de formes – spatiales et non spatiales – perceptibles et aperceptibles dans le territoire urbanisé contemporain. Nous appelons ces formes des « figures », reprenant par là un terme – emprunté à la psychologie gestaltiste de la perception – qui est présent depuis les années vingt dans le champ de la pensée architecturale et urbaine de diverses manières. Par « figure », il ne s'agit, ni plus ni moins, que d'une entité désignée par un observateur à partir des données de son expérience sensible. Le ressort de notre interrogation concernant le territoire urbanisé contemporain tient à la tendance qu'a celui-ci à échapper à des tentatives de classement selon un ensemble de catégories habituelles par lesquelles on « lit » et dénomme, depuis des siècles, les composantes de la ville. Concernant les villes anciennes, la notion de « figure » sert à dénoter des entités singulières que nous sommes : premièrement, en mesure de « *pointer fixement* » (Lyotard, 1971 : 41) au milieu de tissus réguliers qui constituent le « fond » de l'espace urbain et secondement, capables de *nommer sans hésitation*. Le plan Nolli de Rome illustre ce haut degré de codification des figures construites et spatiales de la ville ancienne. Cependant, la présente recherche porte sur des contextes périurbains face auxquels, à défaut de vocabulaire vraiment adapté et en l'absence d'un catalogue raisonné de formes urbaines, nous pouvons seulement « pointer du doigt » des entités. Par cette *désignation* – individuelle ou collective, en capacité d'usager ou d'acteur, ces entités apparaissent *comme étant là* et sont *évocatrices* par le recours à la métaphore ou un langage imagé. Notre objet tient ainsi en la recherche de modalités de désignation communes, de rapprochement, d'identification de différentes perceptions et perspectives concernant le territoire, dans un moment suspendu entre l'existant et l'émergent. En conformité avec notre principale hypothèse de travail, nous les appellerons *figures émergentes*.

Attachées à l'*in situ*, les observations nous ont conduits à l'adoption de quelques éléments de définition concernant ces figures :

1) Le caractère formellement peu déterminé – on serait tenté de dire « flou » – des figures en question dépend du fait que ces dernières correspondent à des façons de comprendre qui sont liées à différentes « capacités » d'acteurs (qu'ils soient par exemple : ingénieurs des systèmes routiers, urbanistes, promoteurs mais aussi des automobilistes, piétons etc.),

2) L'indétermination formelle dont il est question n'est sans doute pas liée à un manque de maîtrise mais plutôt à une cohabitation de logiques fortes et distinctes qui s'installent de manière isolée, « étanche », dans le territoire. Ainsi, la maîtrise

technique se paie au prix d'une fidélité de l'acteur à ses propres finalités, à l'exclusion de celles des autres. Il en résulte un environnement découpé, traversé par une démultiplication d'effets et d'interstices aux marges des actions des uns et des autres,

3) Les modalités de co-production du territoire qui viennent d'être mentionnées expliquent en partie le phénomène d'éclatement caractéristique du périurbain. Lors du travail de terrain, nous avons souvent été frappés par le caractère « fragmentaire » que ces lieux présentent et desquels émerge l'impression de faire face à des morceaux : de « ville », de « nature », de « campagne »... L'expression « mélange de genres » a souvent été évoquée pour décrire les conditions observées et il nous a semblé que les figures dont il est question sont justement frappantes à cause des mélanges, souvent sans couture, qu'elles présentent. C'est à ce titre que nous sommes arrivés, en faisant le détour par des écrits de Bruno Latour, entre autres, à l'hypothèse de l'existence de « quasi-objets » correspondant à certaines *hybridations* des catégories historiquement fondatrices du territoire.

Commençons par une présentation préliminaire du terrain qui nous a amené à formuler la réflexion en ces termes. Ce travail a pris forme à travers un développement concourant d'observation *in situ* d'une part et, d'autre part, une construction théorique qui associe plusieurs champs de réflexion différents. L'action de recherche décrite dans cet article (1) procède ainsi d'une démarche qualifiable de « pragmatique de la recherche » dans laquelle la multiplication des postures « engagées », le retour incessant entre terrain et théorie viendront informer le dispositif.

In situ

La troisième ligne de tramway de Grenoble relie entre-elles diverses communes de l'agglomération grenobloise sur un axe est-ouest. Tout en parcourant assis ou debout le trajet qu'elle crée, on traverse une diversité, une succession de formes et de territoires, un mixte urbain difficilement qualifiable de prime abord. Tentons une description.

Grenoble d'est en ouest à bord du T3

De l'est d'abord, depuis la Plaine des sports, un no man's land vaguement périurbain ou péricampagnard, où, après un rapide passage devant la gare de Gières, sorte de réminiscence improbable d'une halte de campagne coincée entre champs et boulevard périphérique, apparaissent rapidement au cours du trajet des PME, boites métalliques disposées au long de rues peu perturbées par ce tram nouveau. Sans discontinuer, un dénivelé presque imperceptible annonce l'entrée du campus universitaire de Saint-Martin d'Hères. L'espace se verdit rapidement, l'herbe et les arbres mais aussi une fourmillante jeunesse estudiantine habitant un sol aux affectations en redéfinition permanente, entre lieux de pause et de mouvement. Quelques virages, le tram serpente à travers le campus et nous ballote jusqu'à la sortie du vert. Retour au blanc-gris et entrée dans le strip suburbain, la quasi-ville linéaire, l'espace horizontal auquel le tram ne vient qu'ajouter à un tropisme inévitable. Re-tournant, on s'échappe en passant par les Sablons à nouveau à travers verdure puis la justification du détour : le Stade d'Agglomération. Sortie du parc Mistral et approche par la tangente du centre-ville que la ligne ne touchera jamais directement. Arrivée vers la station Chavant : densification du bâti, multiplication des voies, complexification des flux, rencontre du tramway A etc. Le véhicule compose plus que jamais avec le reste de la ville et le mouvement change temporairement de rythme. On quitte la station, les rails

partagés aussi et le tram part à la conquête de l'ouest, canalisé par les Grands Boulevards en fuite vers le Vercors. On passe le Drac, la densité disparaît subitement pour céder la place au périurbain à Seyssins. À nouveau l'espace s' « horizontalise » et le tram ajoute à la voirie routière un statut parfois indéterminé. On tourne pour maintenant longer la montagne à Seyssinet, où le tramway nous délivre face à un escalier monumental ouvrant à l'inévitable ascension au terme de laquelle le passager devenu marcheur pourra embrasser du regard Grenoble et son agglomération.



Gières. Photographie : E. Morill (*membre de l'équipe de recherche*)



Campus Universitaire de St Martin d'Hères. Photographie : E. Morill

En traversant un morceau significatif de l'agglomération grenobloise, le nouveau tramway opère un mélange de genres, à diverses échelles. Entre ville et campagne (tant que cette distinction peut tenir) ou plutôt entre espaces « naturels » et espaces construits, entre communes. Plus encore, en agissant également au niveau fonctionnel, le tramway donne droit de cité au corps là où auparavant la voirie ne consacrait que l'automobile, ajoutant à la fois voies nouvelles (piétonnes, cyclables) et complexité, corollaire inévitable. Ces diverses opérations de « mélange » sont également manifestes aux endroits où se produisent des opérations de lissage : à travers des actions sur ses environs proches (par l'harmonisation du mobilier par exemple). Et c'est là que l'on comprend l'apparition d'un langage métaphorique contemporain de l'installation de ce mode nouveau de transport, un langage d'« unification » de l'agglomération. L'implantation du tramway est un acte à l'échelle de l'agglomération, un « tisseur de liens » qui vise à la fois à la « faire exister » dans les esprits et à lui donner une épaisseur concrète, d'où la compatibilité des actions d'échelle micro face à la dimension de l'opération. Semble ressurgir à travers un ensemble de formules (« *Cœur de ville* » ; « *créer du lien* ») l'inquiétude d'une ville qui vole en éclats, qui ne soit pas ancrée de façon suffisamment univoque dans les esprits habitants et pas suffisamment figurée de manière à pouvoir susciter une forme d'émotion commune. Le tramway apparaît alors comme un remède à ce que les professionnels de l'espace vivent souvent comme une *hantise de la fragmentation*.

Du constat d'« hybridité » territoriale au problème de la désignation : une double difficulté méthodologique et théorique

L'ensemble du territoire concerné ne saurait pourtant être complètement lissé, ni unifié, cependant que des situations spatiales au statut incertain émergent. Notre intérêt vient là, au niveau de l'ensemble des actions réalisées aux abords de la nouvelle ligne de tram qui viennent reconfigurer le contexte des corps, dans un mélange de catégories, de fonctions, voire d'ambiances considérées jusqu'alors comme distinctes. Revient alors le problème de leur désignation. Pour cela s'est montée une équipe plurielle de recherche, ne facilitant *a priori* pas non plus une désignation unifiée. Parlent ainsi : deux architectes, un géographe, un urbaniste, un photographe, deux sociologues… de formation certes, mais un peu plus que cela aussi. En effet, dans les pratiques respectives de recherche et de projet, se trouvent mobilisés d'abord un ensemble de compétences, ensuite des affinités, des goûts qui ressurgissent inévitablement au moment de l'investigation. Aussi, au-delà de leurs appartenances disciplinaires distinctes, les membres de l'équipe de recherche partagent un intérêt pour des questions de perception sensible du territoire, que chacun aborde avec ses mots et ses outils. Cette conscience de la différence vise doucement à mettre en jeu une clôture ou, du moins, des étanchéités et rivalités existantes entre des approches « constituées » de la connaissance de la ville et des modes d'action architecturaux et urbanistiques. Chacun peut alors devenir un temps photographe ou cartographe par exemple, mais opère surtout à chaque moment un croisement d'approches, nécessaire face à une situation caractéristique de la complexité. De là, la démarche d'observation mute forcément en une analytique, provisoire au moins. Elle émerge au moment même de la description, qui sans dériver vers l'interprétation se présente comme le fruit d'une approche engagée, en prises avec le monde observé. Le terrain est ainsi abordé sous l'angle du « taskscape » (Ingold, 1993) : un paysage des pratiques, mais non pas au sens de ce que le chercheur, acteur ou usager pourrait ou devrait y faire, mais de ce qu'il en comprend en fonction du rapport spécifique, voire unique, qu'il entretient avec lui.

Alors, que désigne-t-on ? À l'issue d'un tel travail empirique, il apparaît qu'il y a figure émergente lorsqu'il y a désignation. Les modalités de cette action présupposent une

« conviction », une *présomption d'existence* d'une situation spécifique à un endroit ou temps de l'espace observé. Par exemple, à l'ouest de la ligne, sur la commune de Seyssinet au croisement des rues Dessais et Hugo, un espace au statut indéterminé a été mentionné par plusieurs membres de l'équipe. Des phrases telles que : « ensemble hétérogène sinon contradictoire » ; « l'aménagement s'apparente à une juxtaposition d'éléments ordinaires », caractérisent l'ambigüité formelle, spatiale, fonctionnelle et usagère de l'endroit. Ainsi le statut du sol n'est jamais évident. Que ce soit à travers photographies, plans, récits ou analyses, ce lieu est désigné et en cela il fait figure. Sur la partie est, à l'entrée du campus universitaire, plusieurs entreprises de description ont également lieu, qu'il s'agisse de qualifier la mutation des usages, le statut incertain des espaces, l'improbabilité d'espaces s'apparentant à de la forêt au milieu desquels le tram passe ou bien les sensations qui l'accompagnent (fluctuations lumineuses importantes en rame, variations de température en fonction de l'exposition au soleil, succession importante de virages etc). L'acte de désignation et les manières de désigner procèdent de la sensation, du pressentiment d'existence d'une situation remarquable, que personne ne peut nommer de prime abord, dont personne ne peut revendiquer le statut d'auteur.

Fragmentation et « hybridation »

Le travail de terrain révèle une attention portée *in fine* moins sur la ville au sens propre que sur les morceaux périurbains aux extrémités de la ligne, bien que le passage à travers le centre-ville soulève un ensemble de questions. L'observation a commencé par un accord sur le fait de regarder ces lieux qui, pour parler en urbaniste, se caractérisent par leur qualité « dispersée », contradictoire, « chaotique » et qui cependant semblaient avoir une *forme propre*. Il s'agissait ensuite pour chacun de s'engager vis-à-vis des propositions des autres. Les démarches méthodologiques étaient certes propres à chaque membre de l'équipe, mais aussi suffisamment souples pour se placer aux interstices de celles développées par les autres.

La démarche vise alors à reconstituer les diachronies et les synchronies qui ont joué un rôle dans la création de ces « formes » dont personne ne peut réclamer le statut d'auteur et qui semble résister à toute tentative de classification dans des catégories préexistantes. Ainsi une posture de réflexivité est adoptée vis-à-vis des ces « quasi-objets », posture qui permet non seulement de revenir sur les incidents et raisonnements qui ont concouru à les produire mais aussi éventuellement à développer une conscience des possibilités qu'ils offrent.

Cela nous renvoie à un constat, formulé ici par une affirmation, au moins aussi vielle que Gabriel Tarde, qui indique que plus un objet technique est grand et doit organiser des flux de masse, plus l'organisation spatiale qu'il engendre est rigide et inviolable. Dans ce contexte, il est important de noter que la « séparation par fonction » produit à la fois une dissolution des limites spatiales entre ville et campagne (ou la nature) et une démultiplication d'interstices et de limites infranchissables de grande envergure ; ce qui correspond à une conséquence presque directe du principe de division par champs de compétences, de responsabilités qui, très souvent, s'ignorent tout en s'emboîtant les uns dans les autres.

On touche alors à un principe de fond de la présente approche qui procède par la mobilisation et la tentative de mise en dialogue d'une pluralité de « voix » distinctes ; elle tente de le rendre possible en fixant un regard collectif sur ce qui se produit *autour, dessus et dessous* et surtout *entre.* Elle correspond à un regard qui reconnaît l'impossibilité d'*extériorité* réelle, c'est-à-dire sans possibilité de distinguer nettement les uns par rapport aux autres des composants « fondateurs » du territoire. Elle se situe uniquement dans une

condition d'*intériorité*, donc dans un flux permanent de conditions fragmentées et singulières, à la fois quasiment similaires en tout point et en même temps marquées par une démultiplication de singularités « quelconques », souvent imprévues. Cela demande à chacun une capacité à trouver des conditions d'intelligibilité : entre formes désignées et formes émergentes…

Travailler dans le territoire comme le fait actuellement l' « urbanologue » revient ainsi à explorer un changement de paradigme : celui de l'émergence, auquel les sciences sont confrontées de manière de plus en plus explicite. Nous cherchons pour notre part à l'aborder tel qu'il est susceptible de se manifester dans certains changements se produisant localement sur le territoire.

Entre « quasi-objets » et relations figure-fond

Les figures – appelées *émergentes* – dont il est question sont donc abordées du point de vue de l'expérience pratique du territoire, que ce soit en capacité d'acteur ou d'usager. Elles sont en quelque sorte le corollaire en termes d'apperception et de perception des quasi-objets de Latour. Les phénomènes ou situations qui nous intéressent font l'objet d'une désignation commune (bien que peu précise au départ) et ont à la fois des caractéristiques naturelles, discursives et collectives indissociables les unes des autres. En associant le terme figure à ces phénomènes nous entendons mettre en avant leur dimension « perceptible », c'est-à-dire la configuration de données sensorielles à partir desquelles ils *prennent forme* dans l'esprit de ceux qui les rencontrent. Il s'agit à la fois de permettre une compréhension de ce processus et en même temps d'envisager des modalités d'actions en faveur de la réflexivité face aux figures en question.

Ce qui importe tient en la conviction d'un individu de désigner une chose : une configuration qui à l'aide des sens se dégage de l'esprit, ou bien, par la capacité fonctionnelle qu'elle incarne, constitue pour l'observateur un *tout*. Les désignations de configurations perçues par l'ensemble des chercheurs conforte l'idée qu'il puisse y avoir un possible assentiment, alors que les « objets » – ou quasi-objets – que chacun perçoit ne semblent pas tous comprendre les *mêmes contenus* et n'ont pas pour chacun *exactement la même signification*. Enfin, bien que l'incapacité à nommer « encore » ce que l'on perçoit donne à chacun le sens de ne pas « tenir » pleinement l'élément en question, chaque personne est néanmoins capable de décrire ces configurations, notamment à partir de ses capacités d'observation et de représentation professionnelles (disciplinaires), sensibles et usagères.

Nous sommes loin des conditions d'intelligibilité qui caractérisent les noyaux historiques, fondés sur une relation tendue entre des textures « régulières » – ou, pour reprendre un terme récurrent : *fonds* – et des éléments monumentaux qui, se dégageant de ce fond complexe, s'imposent nettement comme *figure.* Les composantes morphologiques de la ville (prise au sens propre, historique, du terme) sont facilement lisibles, car soumises à des évolutions plus ou moins lentes et rarement à de véritables ruptures. Elles constituent un ensemble structural qui est, lui aussi, clair et plutôt stable : une sorte de cadre dans lequel les composantes se rangent et qui règle les rapports qu'elles entretiennent. Cet ordre a commencé à entrer en crise à partir des années 1950, avec la banalisation de certains principes urbanistiques par le mouvement moderne et l'usage de plus en plus étendu de l'automobile. Lorsque dans les années 1960 et 1970 Colin Rowe et ses collaborateurs évoquent une « crise de la texture » pour signaler un appauvrissement de la notion même face à une prolifération d'objets construits distinctes (barres, tours), c'est à nouveau pour envisager une complexification de l'idée même de tissu, capable de surmonter la rupture qui est en train de se produire à l'intérieur des villes et autour. Les évolutions du territoire urbain semblent interdire une application étendue de cette approche : lorsque l'on perçoit de la

« forme » dans des contextes périurbains, ce n'est qu'en partie lié à des configurations d'objets architecturaux et des espaces extérieurs qu'ils définissent (2). Une approche environnementale y devient nécessaire, engageant la grande hétérogénéité des composants perçus : l'ensemble des sens doit alors être invoqué.

Plus anciennes et pourtant sans doute plus aptes à éclairer les conditions présentes sur le territoire, comme celles observées à Grenoble, sont les diverses expériences menées par des architectes – dont notamment K. Lynch, mais aussi, par exemple, les Smithsons – au début des années soixante, s'appuyant plus ou moins sur une psychologie gestaltiste de la forme. Autour de G. Kepes au MIT s'explicite une approche de la forme de la ville telle qu'elle peut se percevoir au travers des pratiques quotidiennes (3). L'accent mis par Kepes sur la figuration proprement visuelle, rigoureusement autonome par rapport à la parole et donc également par rapport à l'acte de dénomination, ouvre la possibilité d'une approche de la ville à travers les sens. Suivant des principes de la psychologie de la *Gestalt*, l'étude de la perception de la forme chez Kepes et ses proches met en avant la structure des interrelations, entre un ensemble de composantes perçues. La question de l'existence même de formes, en dehors de l'acte de la perception (dans le monde concret), est souvent posée sans être définitivement tranchée. Cependant, la *Gestalt* a été décrite comme une théorie « physicaliste » en ce sens qu'elle repose sur l'idée que la perception de la forme est liée à l'expérience pratique et immédiate (Lowry, 1982 : 179).

Reposant sur de riches expériences artistiques – menées depuis le Bauhaus (souvent mais pas toujours sur des bases gestaltistes), jouant des relations de fond à figure et de l'idée de figure comme unité équivalent à plus que la somme de ses parties et des relations qu'elles entretiennent, le « langage visuel » de Kepes appelle d'autres « langages », basés sur des perceptions sensibles (sonores, kinesthésiques…). Notre propos se situe dans cet esprit et fait pour cela référence aux travaux menés au laboratoire Cresson, en particulier ceux partant de la thématique des déplacements pour interroger les territoires quotidiens (4).

Suivant l'exemple d'un grand nombre de démarches se situant dans le champ architectural et urbain aussi bien que dans celui des sciences sociales, nous avons choisi de rester attentifs aux théories de la perception de la forme, qu'elles soient gestaltistes ou davantage liées à d'autres théories plus contemporaines, tout en donnant la priorité aux expériences recueillies en prise directe avec notre terrain d'étude (5).

Un protocole de travail et une méthode comme résultat : la monographie polyvoque

Le protocole de mise en description est une analytique à plusieurs voix. Polyvoque donc, pour refléter quelque chose de l'imbrication, de l'accident et de l'intentionnalité qui caractérise les lieux que l'on regarde, arpente, expérimente. Les extraits indiqués dans l'encadré suivant sont issus de monographies individuelles. Dans chacune d'entre-elle, son auteur a tenté de rendre compte et de comprendre, à sa manière, une condition d'hybridité, une figure émergente. Ensuite, un processus de mise en commun des monographies a permis l'élaboration d'un résultat procédant d'un acte de désignation multiple : la *monographie polyvoque*.

Manières de désigner des figures hybrides : extraits de monographies

Rachel, sociologue

« FIGURE 1 : L'IMMERSION

[…] Exemple 2 : De la Station Neyrpic-Belledonne à Hector Berlioz-Université

(Corps + ouïe + vue) Paradoxe : *Corps et ouïe protégés/Vue exposée. Visuellement, au niveau de la station Neyrpic-Belledonne, je suis dans une ville en chantier, "en train de se faire". C'est le fouillis. Des voitures qui se croisent et s'entrecroisent au niveau du carrefour, d'autres qui vont et viennent le long de la ligne de tram et dans les deux sens de circulation, au milieu les rames de tram qui elles aussi se croisent, des gens qui attendent « en masse » au niveau des quais. Aux alentours, une multiplicité de panneaux de publicité de toutes les couleurs. La vision du parking du supermarché Carrefour où les voitures s'entassent. Des restes de chantier dans lesquels j'ai l'impression d'être "prise", alors que je suis assise dans ce tram. Être dedans et dans le même temps dehors.*

a) Il s'agit d'une figure hybride dans la mesure où elle met en jeu le corps et au moins un des sens. Dans ces deux exemples, le corps du citadin se trouve à l'intérieur du tram, en coupure donc physique […] avec l'extérieur et l'ambiance de la ville. Pourtant, le citadin se sent immergé dans l'ambiance de la ville, en contact, en "prise" car il vit une situation de surexposition visuelle : la vie de la ville s'expose et s'impose à sa vue, alors que son corps la traverse sans l'expérimenter physiquement. Dans ce cas, il y a donc juxtaposition d'une expérience corporelle (et sonore dans le 2nd exemple) et d'une expérience visuelle.

b) Cette figure de l'immersion est une figure hybride paradoxale dans la mesure où il y a disjonction - décalage entre ce qui est ressenti au niveau du corps (et de l'ouïe) et ce qui est perçu au niveau du regard et/ou de l'ouïe. »

Steven et Naïm, architectes

« FIGURE 3 : **GRAND VIRAGE DU TRAMWAY AU CENTRE DU CAMPUS**

Cette troisième me semble […] porteuse d'une hypothèse potentiellement intéressante pour le travail.

Ce qui est en jeu ici, c'est le caractère par définition fermé d'un campus, ainsi que sa structuration autour de réseaux de chemins et de rues locales (facilement traversé, pas bruyant etc.) qui traversent, ou qui encadrent, des espaces verts qui séparent les bâtiments. Le campus se veut « microcosme », comportant des espaces d'enseignement, résidences, équipements sportifs etc. soit un ensemble d'activités et de fonctions qui lui donne une impression d'autosuffisance. À la manière d'un campus anglais traditionnel…

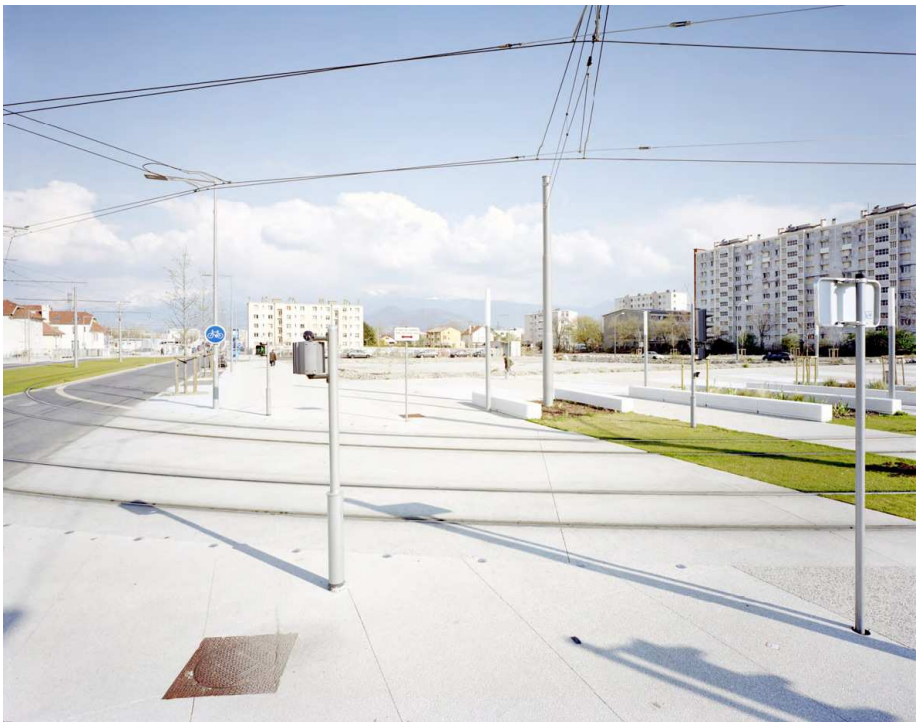
Bien qu'il manque le caractère rigoureusement structuré d'un campus anglais – les cheminements ne "tiennent" pas et n'organisent pas toujours clairement les grands espaces verts, il y a une série de routes claires pour aller d'un endroit à un autre et en général on les suit sans trop dévier.

Hypothèse : Le tramway double parfois les voies véhiculaires et du coup affecte peu la manière dont les espaces se configurent et la manière dont les gens se déplacent à pied. À d'autres endroits, comme dans le grand virage du milieu du campus présenté ici, le tramway se sépare de ces voies et traverse des espaces verts : à ces points, il dissout radicalement l'ordre perçu du campus en incitant à des cheminements largement libérés de la dépendance sur des chemins consacrés.

Comme à Seyssinet, les poteaux, bornes, lampadaires etc. suivent des logiques d'emplacements indépendantes les uns des autres ; ces logiques se superposent et ne se reconnaissent qu'en cas de conflit local particulièrement problématique. »

Eric, photographe

Dans ces photographies, l'artiste tente d'exprimer des situations d'hybridité. Ce matériau n'est pas alors simplement illustratif mais aussi démonstratif, au même titre que les expressions textuelles d'autres membres de l'équipe. Ses photographies présentées plus haut font également partie de sa monographie.



Photographie : E. Morill

Là où des situations d'hybridités ont été recherchées sur le terrain d'étude, l'hybridité a également été placée au cœur du processus d'enquête. Il s'agit d'abord d'une nécessité : faire avec les appartenances disciplinaires multiples des membres de l'équipe de recherche. Se trouve ainsi mise en cause une démarche de chercheur « désengagé », prenant une position de surplomb. Les situations d'hybridités que peut relever un sociologue ne sont pas tout à fait de la même nature que celles qui sont soulevées par l'architecte. Nous revenons ainsi au principe du *taskscape* méthodologique par lequel les approches conventionnelles de l'espace urbain sont mises à l'épreuve des expériences ; le risque est également engagé d'une analyse architecturale et urbaine se passant parfois totalement de dispositifs de représentation spatiale tels que le plan.

La multiplicité des observations et des restitutions par les membres de l'équipe vise à rendre compte de la complexité inhérente aux situations. De cette façon, le processus méthodologique tend moins à produire une collection d'éléments épars et aux frontières improbables qu'à témoigner d'une multiplicité de recoupements qui s'exprime davantage en termes de rapports pratiques que d'ontologie. Nous visons ainsi le dépassement des « dangers » (autoréférence, attention portée à la méthode pour elle-même, manque de rigueur, problème de la distance entre le chercheur et le matériau observé…) propres à une méthode de recherche inductive, via le développement d'un cadrage épistémologique et théorique (6). En cela, la polyvocité (à deux niveaux : celui des individus qui parlent et celui de leur « origine ») vient jouer le rôle de ce que Flick appelle « triangulation » (Santiago, 2006) à savoir une multiplication des méthodes de recueil des données comme moyen de limiter la connivence entre le chercheur et ce qu'il observe.

Concrètement, le déploiement des observations multiples et engagées sur les terrains

d'études donne lieu à une « écriture » monographique où diverses situations sont désignées par les membres de l'équipe. Par la suite, les monographies individuelles sont mises à disposition des autres membres de l'équipe dans le but de voir émerger une critique. Ainsi, une situation est d'abord observée sous un angle disciplinaire affirmé et donne lieu à une monographie. Elle est ensuite lue et mise en discussion par l'ensemble des membres de l'équipe. Le processus peut ou non s'arrêter là. En effet, l'auteur de la monographie est alors libre de l'augmenter en fonction des commentaires générés, pour redonner lieu à une mise en discussion. De même, la discussion critique peut aussi s'élaborer entre les commentaires, la monographie devenant alors le point de départ et non plus celui d' « arrivée ». Une *monographie polyvoque* est produite à l'issue du processus et correspond simplement à la recollection de l'ensemble du matériel discursif, graphique etc. produit autour d'une situation désignée.

La situation d' « hybridité » tend ainsi à se préciser, autant que des manières de la qualifier et de la nommer émergent. Ce processus de mise en critique à plusieurs voix vise également la confirmation de la « conviction première » de la perception d'une forme ou d'une situation remarquable. Aussi, chaque monographie polyvoque peut difficilement dépasser ce stade de la collection multiple de discours et peut difficilement donner lieu à une relecture critique intégrale. Pour quelles raisons ? À la différence d'un travail empirique classique visant à la production sur le terrain de données brutes, traitées puis analysées pour donner lieu à une éventuelle classification ou à la génération d'un modèle de compréhension, il apparaît que les monographies polyvoques ayant été produites ne cèdent quasiment jamais la place à quelque donnée brute. En effet, qu'il s'agisse d'observation, de description, de photographies, de croquis etc., les documents proposés sont déjà le fruit d'une analyse et soulèvent toujours un ensemble de questions de fond. Chaque chercheur livre à l'ensemble du groupe le fruit d'une réflexion en cours plus qu'un simple constat demandant réflexion future. Ainsi, la mise en discussion ultérieure relève quasiment du débat critique et le moment ou ce dernier prend fin signe en quelque sorte un « arrêt », potentiellement provisoire certes. De plus, apparaissent deux processus propres d'une part aux questions de « traduction » et d'autre part aux intérêts en jeu, entre les membres de l'équipe et leurs appartenances disciplinaires. Les monographies polyvoques montrent en effet une sorte d'impossibilité de « consensus ». Tout le monde semble parler de la même chose, mais chacun a ses intérêts propres et c'est là que se situe la force de l'objet produit : il témoigne ainsi de la complexité des situations en jeu et chacun peut se l'approprier en n'utilisant que ce qui l'intéresse directement. Le processus est le même dans les sciences de la nature, un problème complexe est étudié par un ensemble de disciplines (physique, chimie, biologie etc.) qui l'observent simultanément et en discutent ensemble. Chacune n'a pas le même intérêt vis-à-vis de ce dernier et pourtant toutes ont un intérêt à « discuter » avec les autres. Il n'y a pas à procéder à une quelconque synthèse à l'issue de la réalisation d'une monographie polyvoque, car sa richesse tient en sa multiplicité, sa complexité et son indétermination (partielle tout du moins). Néanmoins, l'absence d'une forme de restitution synthétique pose la question du passage à l'action qui *a priori* saurait difficilement en faire l'économie. Au-delà d'une forme « littérature grise » indigeste et inapte à agir sur le concret, la monographie polyvoque est une forme de restitution qui vise à faire émerger des problématiques appropriables par chacun (chaque acteur) en regard de ce qu'il peut en attendre précisément, en fonction de son rapport pratique au territoire. Le discours porté par cet objet est ainsi multiple et attend moins d'être accepté comme une totalité que d'intéresser plusieurs domaines spécifiques tout en les débordant à leurs marges.

Conclusion – Un effacement de la distinction entre l'« analyser » et l'« agir » ?

À partir d'approches contemporaines dans les domaines des sciences sociales, de la théorie architecturale et urbaine, des arts et de la pratique aménageuse, nous avons tenté de poser la question du caractère « hybride » du territoire urbain de l'après-guerre en soulignant le délitement d'une approche figurale en termes de relations figure-fond constituée premièrement au niveau visuel. En effet, le constat de l'existence de conditions spatiales et humaines propres au territoire urbain contemporain, comme la « fragmentation » par exemple, conduit à rendre compte de l'impossibilité de nommer clairement, de catégoriser, de typifier *a priori*, des espaces et situations dont nous faisons chaque jour l'expérience. Ainsi, c'est en posant la question de la figurabilité de cet espace en termes de désignation que surgit l'idée du dépassement de figures pré-existantes pour considérer plutôt un type de figures urbaines que l'on peut qualifier d'émergentes. Le changement de paradigme qui a pu concerner dans un premier temps les sciences de la nature déborde ainsi ses frontières pour concerner les sciences du territoire et de l'urbain et plus largement l'ensemble des sciences sociales.

Par là même, notre intérêt consiste à tenter de désigner un ensemble de conditions, situations, territoriales et humaines qui dépassent largement le domaine privilégié du visuel pour embrasser l'ensemble des formes sensibles de l'expérience de l'espace, ce qui peut se comprendre comme une approche environnementale voire « ambiantale ». Ainsi, une démarche méthodologique, porteuse d'hybridité, est susceptible de créer des conditions de désignation multiples et surtout « prenant les choses par le milieu » : c'est l'enjeu de la *monographie polyvoque*, objet hybride à la fois méthode de travail, outil de « traduction » et résultat théorique substituable à une tentative de catégorisation.

Comme nous l'indiquions au commencement, ce travail est beaucoup plus l'ouverture d'un programme qu'une improbable conclusion. Gardons nous de trop commenter les questions et hypothèses qui ont pu surgir. Pointons au-moins la remise en question des distinctions fondées historiquement comme, par exemple, le rapport ville-nature. Posons aussi la question du passage de la recherche à l'action, problématique dans un contexte d'indétermination croissante. La monographie polyvoque pourrait-elle jouer le rôle d'une proposition d'appropriation directe du territoire en vue d'y agir ? Et face au constat d'un espace urbain aux formes et situations irréversiblement « mutantes », où se situe l'enjeu de la catégorisation à travers par exemple la constitution d'un répertoire de figures émergentes ?

Bibliographie

BOLTANSKI L., THEVENOT L., (1991), *De la Justification. Les économies de la grandeur.* Paris, Gallimard

CEFAÏ D. (ed.), (2003), *L'enquête de terrain*, Paris, La Découverte/M.A.U.S.S.

CORCUFF P., (1998), « Justification, stratégie et compassion : Apport de la sociologie des régimes d'action » *in Correspondances (Bulletin d'information scientifique de l'Institut de Recherche sur le Maghreb Contemporain)*, 1998, n° 51.

GROSJEAN M., THIBAUD J.P. (eds.*),* (2001), *L'espace urbain en Méthodes*, Marseille, Parenthèses

INGOLD T., (1993), « The Temporality of Landscape » *in World Archeology*, vol. 25, n° 2, pp. 152-174.
KEPES G., (1944), *Language of Vision,* Chicago, Paul Theobald
KEPES G.,(1956), *The New Landscape in Art and Science*. Chicago: Paul Theobald.
LATOUR B., (1991), *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique.* Paris, La Découverte
LATOUR B. (2007), *Reassembling the Social : An Introduction to Actor Network Theory*, Oxford Oxford University Press
LOWRY R, (1982), *The Evolution of Psychological Theory.* New York, Aldine de Gruyter
LYNCH K. (1960), *The Image of the City*, Cambridge, MIT Press.
LYNCH K. (1990), « The Visual Shape of the Shapeless Metropolis, *in* Banerjee T., Southworth M. (eds.), *City Sense and City Design,* Cambridgen, MIT Press
LYOTARD F., (1971), *Discours, Figure.* Paris, Klincksieck
MASSON D., (2007), « Métronomes métropolitains : la dynamique sonore des voyages urbains » *in* THIBAUD Jean-Paul (ed.), *Variations d'ambiance. Processus et modalités d'émergence des ambiances urbaines*, Grenoble : CRESSON, pp. 229-310.
MELEMIS S., MASSON D. (eds.), THOMAS R., MORRILL E., KAZIG R., AÏT-SIDHOUM N., THIBAUD J.P., (2008, à paraître), *Grenoble-Cologne. Processus d'émergence de figures territoriales dans les espaces de la mobilité quotidienne,* Grenoble, Cresson
ROWE C., KOETTER F., (1984), *Collage City*, Cambridge, The MIT Press
SANTIAGO M., (2006), « La tension entre théorie et terrain », *in* PAILLÉ Pierre (ed.), *La méthodologie qualitative*, Paris, Armand Colin
THOMAS R., (2005), *Les trajectoires de l'accessibilité*, Grenoble, À la Croisée
TORGUE H., (2005), *Les espaces publics au long de la troisième ligne de Tramway - Agglomération Grenobloise*, Grenoble, Cresson
UNGERS, O.M., (1983), *Die Thematisierung der Architektur*, Stuttgart, Munich, Deutsche Verlags-Anstalt

Notes

(1) MELEMIS S., MASSON D. (eds.) *et. alii.* (2008, à paraître).
(2) La même critique s'applique au travail théorique de O.M. Ungers, qui se base explicitement sur des préceptes gestaltistes.
(3) Les travaux des Smithson ainsi que de bien d'autres architectes sont présentés dans l'exposition *New Landscapes in Art and Science* de 1956 à MIT. Étudiant de Kepes à cette époque, Lynch développera une première élaboration architecturale et urbaine des idées gestaltistes dans le cadre de l'ouvrage *The Image of the City* quatre ans plus tard.
(4) Nous nous référons en particulier à TORGUE (2005), THOMAS (2005) et MASSON (2007).
(5) Les découvertes récentes, en particulier dans le domaine de l'*Imaging Neuroscience* ont suggéré des ré-élaborations possibles des préceptes initialement explorés dans le cadre de la psychologie gestaltiste. Se référer aux travaux du « Imaging Neuroscience Trust », University College, London.
(6) Cette thématique est récurrente dans le champ de la méthodologie qualitative en sciences sociales et se voit traitée par grand nombre d'auteurs. On peut ainsi citer, entre autres, les travaux de : Becker, Cefaï, Dosse, Glaser, Kaufmann, Santiago, Strauss etc.